

FICHE INFO

RÉSO DE SOCABA ASBL

Dans un souci de mutualisation des bonnes pratiques et du savoir, l'équipe RéSo de Socaba ASBL met à disposition des fiches à l'attention du grand public sur des sujets touchant à la réinsertion et à la radicalisation.

RADICALISME D'EXTRÊME GAUCHE ?



Avant-propos

Plusieurs des informations présentées ici sont inspirées des ouvrages suivants :

Myriam Benraad, *Géopolitique de la colère. De la globalisation heureuse au grand courrouxénuier la radicalité : stratégies de communication de groupes vigilantistes antimigrants*, Le Cavalier Bleu, Paris, 2020.

Stephen Hicks, *Explaining Postmodernism: Skepticism and Socialism from Rousseau to Foucault*, Ockham's Razor Publishing, Illinois, 2013.

I. Que désigne-t-on par « extrême gauche » ?

Comme exposé dans la fiche consacrée au fondamentalisme, on peut considérer les idéologies d'extrême gauche comme des formes de fondamentalisme *politique*. On peut donc entendre par « radicalisme d'extrême gauche » un cheminement qui pousse à adhérer à un type de fondamentalisme qui s'instancie dans une mouvance politique située à l'extrême gauche.

En tant que fondamentalisme, le radicalisme d'extrême gauche renvoie plus précisément à un récit qui oppose deux univers contre-définis et qui organisent le rapport à soi, le rapport aux autres ainsi que l'engagement dans le monde[1]. Ces trois registres renvoient eux-mêmes à des besoins à la fois cognitifs, affectifs et communautaires. Autrement dit — et comme pour tout fondamentalisme —, adhérer à un radicalisme d'extrême gauche n'est pas qu'une affaire de réflexion ou d'opinion (dimension cognitive), en l'occurrence ici politique. Il s'agit aussi de répondre à un *besoin d'appartenance* (dimension communautaire) et exprimer des tensions *psycho-affectives* par l'action (dimension affective).

Fondamentalement, la plupart des récits d'extrême gauche partent d'une idée centrale qui est celle de *l'oppression*, notamment d'une ou plusieurs classes sur d'autres. Bien qu'il soit possible d'établir une généalogie entre cette idée d'oppression de classes avec les thèses marxistes, il convient d'apporter quelques nuances. Le marxisme applique en effet le concept d'oppression de classes uniquement à la dimension économique, entre le prolétariat et le capitalisme. Les mouvements actuels d'extrême gauche appliquent plutôt ce concept d'oppression de classes à des dimensions *culturelles* et/ou *idéologiques*. La *lutte des classes* qui était censée concerner les prolétaires et les capitalistes dans le marxisme s'est donc transfigurée en lutte de classes définies sur mesure en fonction de la cause défendue.

[1] Pour plus d'informations, consulter les fiches consacrées au fondamentalisme.

Ainsi, dans certaines formes de féminisme radical, les « hommes » (dont l'archétype est celui de l'homme occidental, d'âge mûr, hétérosexuel) deviennent une classe sociale, oppressive contre laquelle il faut lutter. D'où le slogan « men are trash » (« les hommes sont des ordures ») qui, selon la rhétorique de ce type de féminisme, ne viserait pas les « hommes en tant qu'individus », mais les « hommes en tant que classe sociale ». La lutte contre les « hommes en tant que classe sociale » vise ainsi la disparition de l'oppression (supposée ou réelle) de la classe « hommes » sur la classe « femmes ».

La même nomenclature se retrouve dans certaines mouvances décoloniales ou dans des formes de militances antispécistes : le but est *la disparition de l'oppression*. Les mouvances décoloniales vont ainsi créer la catégorie « racisés » qui s'oppose à la catégorie « blancs ». Les mouvements antispécistes vont quant à eux tenter de casser la distinction entre « humains » et « animaux » afin de faire cesser, de leur point de vue, la domination oppressive des humains sur les animaux qui s'instancie, notamment, dans la consommation de viande animale.

Ce paradigme qui centralise l'oppression, chaque fois définie comme oppression *d'une classe sur une autre*, donne naissance à tout une gamme de termes renvoyant à la *phobie*, c'est-à-dire à une attitude de discrimination vis-à-vis d'un groupe de personnes ramenées à une caractéristique essentielle. Se mettent ainsi en place de nouveaux termes comme la *gérontophobie* (discrimination des personnes âgées), la *grossophobie* (discrimination des personnes en surcharge pondérale) ou encore la *transphobie* (discrimination des personnes transsexuelles)... Ces termes désignent des attitudes discriminatoires (dont la réalité ne doit au demeurant pas être niée, quand elle est avérée) qui *justifient la résistance*, ou en dernière instance la *lutte contre « le système »*, voire son renversement.

Bien entendu, ces luttes ne sont pas *extrêmes en soi*. Elles le deviennent lorsque le sentiment de devoir faire triompher la justice sociale *justifie le recours à des moyens violents* : les incendies de boucherie par des antispécistes ou le passage à tabac de personnes identifiées (à tort ou à raison) comme sympathisants de l'extrême droite sont des exemples de recours à une forme de violence inspirée par une lutte d'extrême gauche. En ce sens, une attention particulière doit être apportée aux mouvements dits « antifas » (contraction « d'antifascistes »). Nés entre les années 60 et 70, les antifas se présentent comme des mouvements de réaction contre l'extrémisme de droite. En ce sens, ils appartiennent à la mouvance dite « antiraciste ». La particularité des antifas est de légitimer l'usage de la violence contre ceux qu'ils identifient (à tort ou à raison) comme des « suprémacistes blancs ».

Bien qu'on ne saurait mettre sur le même plan des idéologies qui partent d'un postulat raciste et des idéologies qui cherchent à lutter contre ce postulat raciste, le recours à la violence de part et d'autre ne peut avoir comme conséquence qu'une escalade des affrontements. On notera aussi que l'extrême gauche et l'extrême droite se rejoignent sur la délégitimation de l'État comme seul détenteur du monopole de la violence.

Les éléments présentés ici s'additionnent à des rapports de services de sécurité (d'abord aux États-Unis et de plus en plus en Europe) qui constatent de plus en plus d'activités violentes, potentiellement terroristes, du côté des extrêmes gauches. Une attention particulière à l'endroit des personnes en voie de réinsertion qui ont été séduites par les récits portés par ces mouvances politiques est donc entièrement justifiée.

II. Quelques caractéristiques des extrêmes gauches

Comme indiqué plus haut, les caractéristiques principales de l'extrême gauche peuvent varier en fonction de l'idéologie particulière dont il est question. Certains groupes mettront par exemple plus l'accent sur des aspects économiques, d'autres seront plus sensibles à la question « raciale », d'autres encore seront davantage préoccupés par la question animale. Toutefois, en général, les caractéristiques suivantes restent relativement transversales :

- *La critique des institutions capitalistes* : L'extrême gauche est souvent critique envers les institutions capitalistes telles que le marché, la propriété privée et le système de profit, qu'elle considère comme injustes et inéquitables. On retrouve là l'élément le plus saillant de ce qui correspondrait à une filiation marxiste.
- *Le penchant pour des changements radicaux* : Les partisans de l'extrême gauche sont souvent favorables à des changements radicaux dans la structure sociale et politique, y compris la révolution socialiste ou communiste. La forme la plus radicale de ce penchant pour le changement est bien évidemment le renversement du « système ».

- *Militance pour l'émancipation des groupes opprimés* : L'extrême gauche est souvent favorable à l'émancipation des groupes opprimés, tels que les femmes, les personnes LGBT+ et les minorités ethniques. Encore une fois, ces objectifs n'ont absolument rien de négatif. Mais les moyens déployés pour les réaliser peuvent l'être.
- *L'opposition à l'impérialisme* : L'extrême gauche est souvent opposée à l'impérialisme, qui est conçu comme une forme d'extension du capitalisme, et plus généralement des structures d'oppression. En ce sens, des actions menées à l'international par certaines superpuissances économiques sont assimilées à une forme d'impérialisme. C'est notamment par ce biais que des accointances avec le djihadisme dans certaines parties du monde peuvent être établies. Le djihadisme dans ce cadre-là n'est pas vu comme du terrorisme, mais comme une forme de résistance à l'impérialisme.

Il convient de rappeler une dernière fois que ces points ne sont pas absolus et que les idéologies de l'extrême gauche peuvent varier considérablement en fonction du contexte et de l'interprétation de chaque individu ou groupe.

III. En bref

Le radicalisme d'extrême gauche est pluriel dans ses expressions. Les luttes sont diverses et variées, allant de la lutte anticapitaliste à l'antispécisme, en passant par le féminisme radical ou les mouvances décoloniales. Toutes partagent cependant un paradigme commun qui est celui de l'oppression d'un groupe sur un autre : prolétaires contre capitalistes, « hommes » contre « femmes », « humains » contre « animaux », « racisés » contre « blancs », etc. On a ainsi bel et bien affaire à des univers contre-définis où se jouent des questions relatives au « bien », c'est-à-dire la cessation de l'oppression, et au « mal », c'est-à-dire la perpétuation de l'oppression. On a donc bien affaire à une forme de fondamentalisme politique, selon le cadre théorique présenté dans les fiches consacrées au fondamentalisme, d'un point de vue psychologique[2].

Si le point de départ des idéologies d'extrême gauche, souvent en rapport avec un désir de justice sociale, n'est pas problématique en soi, les modalités adoptées pour réaliser cette justice peuvent dégénérer en radicalisation violente. On peut illustrer ce point par une analogie relativement triviale. On peut imaginer un dentiste qui constaterait une carie sur une dent et qui proposerait l'ablation complète de la mâchoire pour régler le problème de la carie. Le constat serait juste et fondé, mais le remède proposé serait incontestablement pire que le mal à guérir.

[2] Pour les détails, consulter les fiches infos et pratiques consacrées au fondamentalisme.

Ainsi, sous l'effet de besoins affectifs et communautaires qui ne s'exprimeraient qu'à travers ce prisme initial du « nous » et du « eux », il peut y avoir une déshumanisation complète de ceux qui seront considérés comme des ennemis. C'est notamment ce qui se produit avec les antifas dont certains n'hésitent pas à recourir à des passages à tabac contre des personnes cataloguées comme « suprémacistes blancs ».

Enfin, et de même que pour le radicalisme d'extrême droite, on peut voir des parallèles avec le radicalisme religieux. Si dans le cas de l'extrême droite, on peut relever des similitudes avec le salafisme[3], le cas de l'extrême gauche se rapproche plus des Frères musulmans. Comme indiqué dans les fiches consacrées, le frérisme est né d'une frustration initiale relative à l'échec du monde musulman, perçu comme vaincu par un monde occidental oppresseur. Toute la stratégie des Frères musulmans a consisté à utiliser la religion islamique comme levier politique afin d'inverser les rapports de force entre monde musulman et monde occidental. En ce sens, l'islam politique, notamment à signature frériste, peut séduire différents courants d'extrême gauche et même aller jusqu'à une « convergence des luttes ».

Cette convergence où des groupes féministes radicaux, ou des activistes pro LGBTQ+ passeraient une alliance avec des islamistes pourra être surprenante, si on ne garde en tête que le conservatisme socioreligieux des Frères musulmans. Mais si l'on a conscience que la priorité est avant tout le renversement d'un système conçu comme oppresseur, on comprend alors que cette convergence est en quelque sorte la traduction concrète de l'adage « l'ennemi de mon ennemi est mon ami ».

[3] Voir la fiche info consacrée à l'extrême droite pour plus de détails.



un projet de
SOCABA



2022

Ecrit par Hicham Abdel Gawad et relu par Amira Bellakhdar